

## DELPHINE HORVILLEUR

### *Les religions se conjuguent-elles au féminin ?*



Après deux mois d'interruption, les conférences de l'INSEAD, présentées et organisées par Henri-Claude de Bettignies, ont repris leurs droits dans un amphithéâtre à l'acoustique améliorée par ces semaines de travaux. Et, jeudi 16 janvier 2020 au soir, c'était une invitée de marque qui discourait devant nous. Directrice de la rédaction du magazine *Tenou'a – Atelier de pensée(s) juive(s)*, autrice d'En tenue d'Ève, Comment les rabbins font des enfants, ou encore Réflexions sur la question antisémite (le tout chez Grasset), mais aussi et surtout l'une des quatre femmes rabbins de France, Delphine Horvilleur venait parler de la place des femmes dans la religion, plus particulièrement dans les trois monothéistes que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam. Vaste sujet qu'elle a abordé de façon claire, intéressante et concise (un de ses enseignants à l'école rabbinique lui ayant assuré que l'on n'avait *jamais reproché à un rabbin de faire un sermon trop court*).

Parmi les nombreuses questions qui ont pu lui être posées au long de sa carrière, de son parcours, deux reviennent fréquemment pour Delphine Horvilleur. La première est claire et prévisible : *pourquoi et comment, en tant que femme, devient-on rabbin ?* Et, chaque fois, sa réponse est différente, et cela tient aux multiples facteurs qui, dans sa vie, l'ont conduite non seulement sur le chemin de la spiritualité, mais surtout du rabbinat. D'abord et avant tout, ce choix est loin d'être une rébellion contre une quelconque tradition juive, bien au contraire : plus le temps passe et plus elle étudie les textes sacrés et le Talmud (commentaires des rabbins des premiers siècles de notre ère), plus elle a l'impression que sa démarche est tout à fait traditionnelle. Car, selon elle, elle appartient à une *tradition de questionnement des traditions*. L'un des premiers déclics de cette volonté de questionner des pratiques, des traditions, fut les nombreux refus que Delphine Horvilleur dut essayer dans sa volonté d'étudier le Talmud, alors même qu'elle sortait d'une famille où la pratique juive était importante, certes, mais aussi égalitaire. Cette impression de *no woman's land*, le futur rabbin la perd lorsqu'elle part étudier à New York, où le judaïsme libéral, progressiste, représente une part bien plus importante des croyants qu'en France. C'est d'ailleurs là-bas, en 2002, qu'elle fait le choix, sur conseil d'un rabbin qu'elle ne prend d'abord pas au sérieux, de devenir « enseignante » de la Torah (puisque c'est là le rôle même d'un rabbin). Six ans plus tard, elle est « ordonnée » (le terme est un abus de langage, bien sûr) et revient en France, ce qui lui fait l'effet non seulement d'un voyage dans l'espace mais bien d'un voyage dans le temps puisque la parole religieuse progressiste dans force milieux juifs rencontre des résistances, voire de la haine. C'est à ce moment-là que Delphine Horvilleur a réalisé que la

question de la place des femmes, de leur acceptation, était forcément liée à la question de l'acceptation de l'autre de l'altérité.

Cette réflexion permet de faire le lien avec la seconde question qui lui est régulièrement posée : *les religions sont-elles misogynes ?* L'évidence, sans réfléchir, serait de dire oui : les textes sacrés pourraient apparaître comme des voix conservatrices qui définiraient la place de la femme, alors limitée à l'intériorité, à la domesticité, à la sphère maternelle et à celle de la pudeur. Mais ce serait caricaturer une réalité bien plus complexe.

Tout d'abord, le discours qui conditionne la femme est souvent bien plus sournois que de simples injonctions visant à cantonner la femme dans le logis. En effet, nous avons bien plus souvent affaire à un « discours apologétique », qui *encenserait la Femme pour aliéner les femmes*. Et, de fait, il a souvent été dit aux femmes, qu'elles étaient si belles, si parfaites, etc. qu'elles n'avaient pas besoin d'avoir accès aux fonctions de prêtre, d'imam ou de rabbin. L'étude des textes sacrés prouverait aussi, en effet, que les religions sont misogynes, ne serait-ce que par l'importante anonymisation des femmes, réduites aux *femmes de, filles de ou mères de*. Se limiter à cette simple lecture est cependant stupide : ces textes ont un contexte ! Ils sont séculaires, voire millénaires, ce que ne semblent pas comprendre les fondamentalistes de tous poils, *phobiques de l'Histoire* qui considèrent ces livres sacrés comme étant suprahistoriques.

Ajoutons à cela, pour contrebalancer les préjugés qui voudraient que la religion soit bêtement et simplement misogyne, qu'il y a bel et bien un souci des femmes dans les Écritures, et que nombre d'entre elles ont changé l'histoire, notamment celle du peuple hébreu. Dans une volonté de sauver celui-ci ou bien simplement leur famille, Esther, Rebecca ou Tamar (entre beaucoup d'autres) se sont illustrées comme ont pu le faire bien des hommes. Et leurs actions, leurs faits de pouvoir, étaient presque toujours liés à la manipulation, à la ruse, non par machisme mais parce que la séduction est le seul pouvoir dont pouvaient disposer des femmes confinées, conditionnées, etc. Ce seul pouvoir, rapidement compris par les autorités patriarcales, ont conduit à des lois, des textes que les fondamentalistes estiment encore valable aujourd'hui, cantonnant la femme au domaine de la pudeur. Le Talmud, par exemple, considère la voix de la femme comme révélant la *nudité* de celle-ci.

Nudité. Le mot est, selon Delphine Horvilleur, d'une importance capitale pour comprendre la place des femmes dans les religions, à commencer par le judaïsme et le christianisme, qui comptent tous deux le Lévitique dans leurs livres sacrés. Le Lévitique, prescriptions que Dieu a chargé Moïse de transmettre à son peuple, contient en effet de nombreux versets sur la pureté et l'impureté, dont certains qui répètent l'interdiction de dévoiler la nudité des femmes, ou de coucher avec elle. Ce texte, lu pour la fête du Yom Kippour, peut certes choquer aujourd'hui, mais ce n'est pas ce qui y intéresse le plus notre rabbin. En effet, elle a plutôt tenté de comprendre le sens étymologique du mot *erva*, qui désigne généralement les organes sexuels mais que le français a traduit par nudité. Et l'étymologie est surprenante : littéralement, *erva* désigne « l'écoulement d'un liquide d'un côté à l'autre d'une paroi ». Quelque chose de poreux, donc. Les femmes sont poreuses, sont fragiles, n'ont pas de derme pour les protéger, ne seraient que des muqueuses faibles, impuissantes. Cette idée n'est seulement présente dans les Écritures, mais également dans nos contes, à commencer par Peau d'Âne ou La Petite Sirène. La première doit, pour s'échapper du château où elle vit – soit de l'intériorité où elle est cantonnée –, prendre la peau d'un âne, d'un autre, plus virile, pour protéger ce corps qui, en dehors de l'intériorité, est dangereux. Idem pour la seconde, qui peut chanter et vivre heureuse sous l'eau, mais qui, une fois en dehors, perd sa voix. Et, sans voix, plus de *logos*, plus de discours, et donc de pouvoir. Toujours cette idée de protéger la Femme au détriment des femmes.

Alors, une fois avoir fait ce constat, que faire ? Arrêter leur transmission, ou bien se dire que l'on n'y peut rien et continuer à véhiculer des stéréotypes négatifs voire dangereux pour les femmes ? Ni l'un, ni l'autre, estime Delphine Horvilleur, pour qui ces textes (sacrés ou non) ont construit nos cultures. Nous nous devons de perpétuer la connaissance de ces textes à tous, notamment aux jeunes, mais avec une nouvelle possibilité d'interprétation, plus encore lorsque les écrits ne sont pas politiquement corrects, où c'est notre devoir, notre responsabilité d'en faire quelque chose de neuf, un outil d'émancipation. Il suffit de tendre l'oreille pour entendre les livres dire leur volonté d'être interprétés : *leur pouvoir-dire est supérieur à leur vouloir-dire*.

Les femmes sont le nœud gordien des interprétations bibliques, elles en sont la zone liminale, et avec elles, la figure de l'Autre. Cette zone liminale, c'est non seulement la frontière du corps mais également celle du groupe, n'en déplaise une rhétorique de la pureté que véhiculent les récits hermétiques dans l'Histoire des fondamentalistes. Car les religions (surtout le judaïsme, sur lequel la conférencière a forcément plus de connaissances et de facilités) sont bien le fruit de rencontres. La rencontre du peuple juif avec les Perses pour la fête de Pourim, ou bien le mélange de la fête de Pessah (la Pâque) avec un symposium gréco-romain. L'Histoire, pour les Hébreux, utilise le monde de l'autre pour se raconter soi, ce avec quoi sont en profond désaccord les fondamentalistes, pour qui le seul récit narratif valable est celui de pureté, de décontamination. Néanmoins, qu'ils le veuillent ou non, les traditions et l'Histoire juives se sont construites sur l'altérité, l'autre, l'impur, et par extension les femmes.

Il reste une exception, ou un contre-argument, que l'on pourrait opposer à la conception égalitaire de la religion qu'a Delphine Horvilleur, quelque chose de fréquemment cité notamment par les athées comme témoignage absolu de l'archaïsme et de la misogynie des religions : la côte d'Adam. En effet, la version populaire, *hollywoodienne*, de la création de l'Homme et de la Femme, celle que chacun, croyant ou non, connaît, c'est que Dieu a créé Adam, puis l'a endormi et, d'une de ses côtes, a formé Ève. À nouveau, le texte est beaucoup moins simple. La version *film d'auteur* de la création de l'Homme commence au chapitre 1, verset 27 de la Genèse, où il est stipulé que Dieu crée les êtres, humains, *masculin et féminin*, soit une création simultanée des deux sexes, qui n'est pas sans rappeler le mythe platonicien de l'androgyné primordial. C'est au chapitre 2 que les choses se compliquent. Adam, soit cet être, est inconscient. Et Dieu, façonne la femme depuis le *tsela`* d'Adam : son côté, et non sa côte ! L'humanité bigenrée est séparée donne donc naissance à une femme, et à partir de ce moment-là seulement l'Homme parle de lui. Si l'on voulait vraiment jouer au jeu de savoir qui a été créé en premier, il ne serait donc pas idiot de dire que c'est Ève qui est apparue en premier... Tout part donc de ce problème de traduction, de cette erreur, volontaire ou non. Et ceci est corroboré par la présence, dans chacun des héros mâles des textes sacrés, qui doivent composer avec une part de féminin, une fragilité, un handicap : Abraham, stérile pendant des années, est loin d'être le mâle alpha, Isaac est aveugle et manipulable, Jacob boîte et n'incarne pas le corps parfait (alors que son frère Ésaü si, mais lui, chasseur, un peu brutal, n'est pas le héros et est oublié), Moïse bégayait (!), Jésus est loin d'être le modèle de virilité traditionnel, et Mahomet n'a pas de fils. Autant de traces qui montrent bien la coexistence originelle des deux genres, et qui donc pourraient laisser espérer une égalité. Mais voilà, les femmes, elles, n'ont pas le droit d'avoir le masculin, à savoir, d'abord et avant tout, le *logos*, duquel dérive la politique et, *in extenso*, du pouvoir. Et cette absence de pouvoir se ressent dans la descendance des femmes opprimées : chaque personnage de l'Ancien Testament faisant preuve de violence a eu une mère opprimée, sur laquelle s'est exercée quelque brutalité ou cruauté (Caïn, Ismaël, ou Simon et Lévi démontrent bien ce propos).

Ambivalence, donc, de la figure de la Femme, des figures de femmes, dans les textes sacrés. Pour autant, nous ne devons pas les renier, les juger ou les vouer aux gémonies, estime Delphine Horvilleur. Nous devons écouter ce qu'ils ont à nous dire, les interpréter quitte à leur faire violence, pour *les garder en vie*. Le texte sacré doit pouvoir *parler, convaincre et laisser convaincre*. C'est par cette conclusion, louant la valeur de l'interprétation, que Delphine Horvilleur conclut sa conférence, avec pour cerise sur cet excellent gâteau une citation de Camus, de la mort duquel on commémorait les soixante ans au début du mois, et qui voulait « *faire partie du parti des gens qui ne sont pas sûrs d'avoir raison* ».

**Louis RUBELLIN (TL1), le 16 janvier 2020**